

Biennale de Venise

L'ÉTAT
DU
MONDE

Sous le titre «Viva Arte Viva», la commissaire française Christine Macel a tenu à célébrer l'art et ceux qui le font. L'exposition internationale nous invite à suivre 120 plasticiens, dont 103 exposent à Venise pour la première fois, au plus près des enjeux de la création. Fil rouge de cette proposition, le textile reconnecte l'art à l'artisanat et questionne le geste. Les pavillons nationaux affichent une dimension politique.

Marylène Malbert

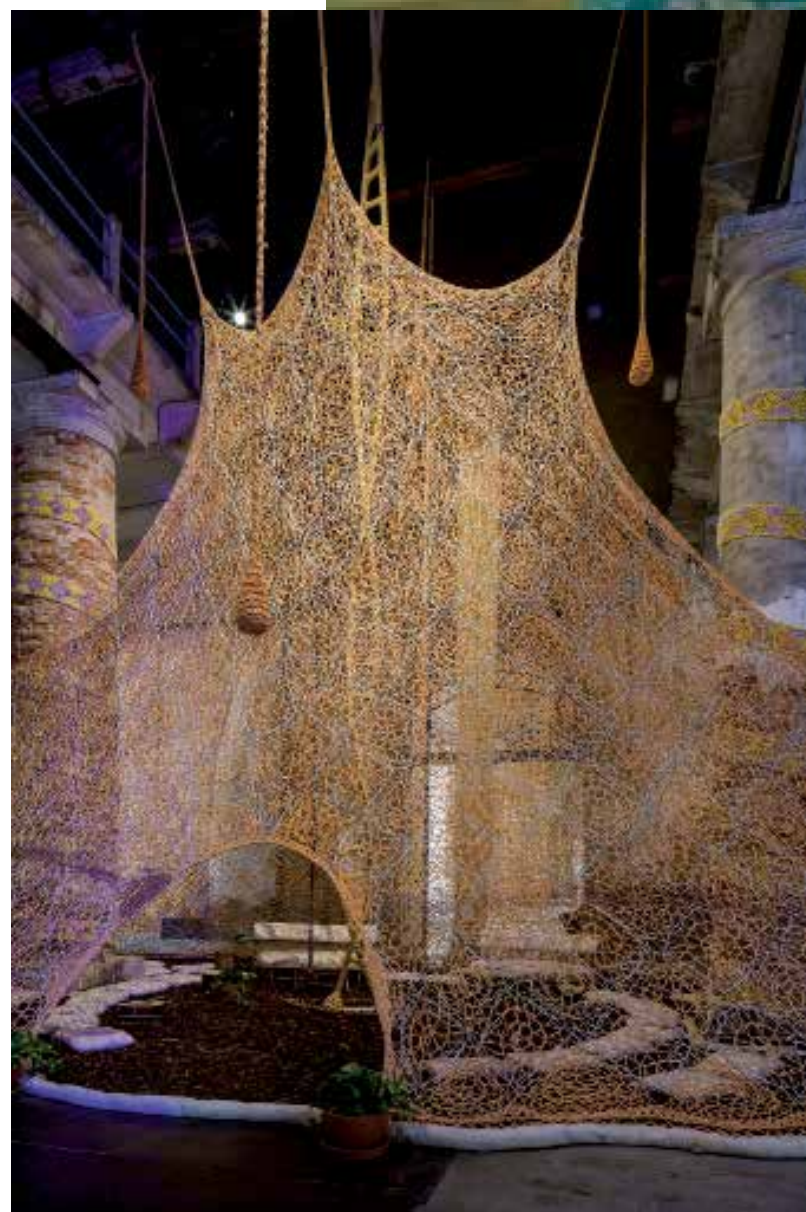
« Viva arte viva », une expo bien tricotee



Younès Rahmoun, *Taqiya-Nor*, 2016, installation de 77 chapeaux, résine et structure métallique
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Italo Rondinella

Venise, arrêt de vaporetto « Giardini », mi-mai 2017. Loin de la foule compacte et bigarrée du vernissage, le public attentif de cette Biennale se partage entre amateurs éclairés et quelques professionnels qui se sont attardés dans la lagune. Répartie principalement sur deux sites (l'ancien Arsenal et les Giardini), la Biennale de Venise, créée en 1895, requiert toujours plusieurs jours de visite : au-delà de l'exposition internationale, elle accueille aussi des participations nationales organisées par chaque pays (voir article page 84) qui se déploient jusque dans la ville.

En 2015, sous la direction d'Okwui Enwezor, la biennale était inscrite dans le monde et, de fait, marquée par les conflits. Cette année, Christine Macel, conservatrice au Centre Pompidou à Paris, nous propose une biennale plus poétique, joyeusement intitulée « Viva Arte Viva ». En replaçant l'artiste au centre de sa réflexion (« une biennale avec les artistes, des artistes et pour les artistes », a-t-elle déclaré), elle a sélectionné des pièces au geste incarné, valorisant le savoir-faire de plasticiens de tous horizons et de toutes générations. Structurée en neuf chapitres thématiques, cette 57^e biennale est assurément ordonnée et bien accrochée, paraissant « cartésienne » à certains, voire un peu trop didactique parfois. La biennale s'engage de façon classique dans le pavillon central des Giardini (on attend encore un accrochage qui saura bousculer cet espace de type *white cube*), avec les chapitres consacrés « aux artistes et aux livres » et « aux joies et aux peurs ». Au cœur du pavillon, le Danois Olafur Eliasson a installé un atelier participatif à l'appui d'une technologie pointue. Ouvert au public, et plus



Ernesto Neto, *Um Sagrado Lugar (A Sacred Place)*, 2017, crochet et matériaux divers
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezzù



Michael Blazy, *Collection de Chaussures*, 2015-2017, chaussures, plantes, terre, eau
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezzù



Olafur Eliasson, *Green light - An artistic workshop*
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Francesco Galli



Alicja Kwade, *WeltenLinie*, 2017, acier, miroirs, pierre, bronze, aluminium, bois
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezù

spécifiquement aux étudiants, migrants et jeunes réfugiés, ce projet aux accents bien-pensants laisse perplexe. Au niveau supérieur, des affiches d'anciennes biennales, déchirées ou redessinées, voire inventées par Raymond Hains (1926-2005), offrent un clin d'œil historique et léger. Ces deux propositions emblématiques valorisent l'artiste dans sa pratique, en atelier comme en solo. L'autre moitié du pavillon, vouée au chapitre « des joies et des peurs », met en exergue des fragilités, qu'il s'agisse des portraits troublants de l'artiste berlinois d'origine syrienne Marwan (1934-2016), du destin tragique de migrants disparus en mer, vu avec tact et efficacité par la jeune Hajra Waheed (née en 1980), ou de l'univers délicat animé par l'Américaine Rachel Rose (1986)... Le parcours s'achève sur une silhouette flottant dans un espace indéfinissable, filmée avec grâce par l'Argentin Sebastián Díaz Morales (1975) : un moment suspendu offrant une respiration bienvenue dans une exposition toujours dense.

AU FIL DU TEXTILE

Une deuxième journée de visite est consacrée à l'Arsenal de Venise, à dix minutes à pied des Giardini, où se poursuit l'exposition internationale. Dans le long espace des Corderies (300 mètres de long), impossible de ne pas remarquer le fil rouge textile parmi les pièces exposées : écho subtil à la fonction originale du site, la fabrication des cordages pour les embarcations ? Ce recours à un savoir-faire artisanal célèbre en creux le geste de l'artiste et sa pratique – « *viva arte viva* », toujours – et guide notre regard. Premier temps fort, pour ouvrir le chapitre de « l'espace



Achraf Touloub, *Sans titre*, 2016-2017, matériaux mixtes
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Italo Rondinella



Lee Mingwei, *The Mending Project*, 2009/2017, installation, techniques mixtes, table, chaises, fils, pièces de tissus
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezù

commun », un ensemble de pièces de l'artiste italienne Maria Lai (1919-2013) – livres et toiles cousus, performance – nous immerge dans un travail remarquable du tissu où l'obstination le dispute au raffinement. La couture se fait aussi in situ : né à Taïwan, Lee Mingwei (1964) recoud pour dialoguer avec l'autre, tandis que le Philippin David Medalla (1938) invite le visiteur à coudre l'objet de son choix pour contribuer à un archive protéiforme du présent. Autre forme d'activation, les pièces de l'Allemand Franz Erhard Walther (1939, Lion d'or du meilleur artiste), ouvertes à une possible appropriation de la part du public.

Plus loin, des papillons nocturnes en tissu, de taille humaine, se répartissent sur les parois de l'Arsenal. Signée Petrit Halilaj (1986, Kosovo), cette installation animalière confectionnée à partir de tissus traditionnels cache une métaphore identitaire (mention spéciale du jury). Ce bestiaire s'inscrit dans le chapitre dédié à « la terre » où affleurent les préoccupations environnementales, avant d'aborder le thème des traditions. S'y déploient de grandes « peaux », ainsi définies par le Marocain Achraf Touloub (1986), qui travaille le tissu en relief, rehaussé de couleurs et plombé de chaînes, s'inscrivant subtilement dans une tradition dont il fait éclater les codes. Son compatriote Younès Rahmoun (1975) offre également une belle installation, au sol, de 77 bonnets de laine marocains qui cachent chacun une source lumineuse. Intitulée *Taqiya-Nor*, la pièce évoque littéralement cette lumière voilée prompte à être révélée. Entre ces deux artistes, l'installation monumentale en corde d'Ernesto Neto (1964) introduit le pavillon des « chamanes ». Se distingue ensuite, au cœur du thème dionysiaque, l'œuvre puissante de la Suisse Heidi Bucher (1926-1993), avec ses effets féminins embaumés.

UNE BIENNALE APAISÉE

Le textile se déploie enfin sous toutes ses formes dans le chapitre dédié aux couleurs, à travers une immense composition associant teintures recherchées et ornements traditionnels (Abdoulaye Konaté), des toiles fixées à même le mur (Giorgio Griffa), une multitude de panneaux recouverts de tissus (Nancy Shaver), de mystérieuses sculptures en fibres (Judith Scott) jusqu'à l'installation monumentale de boules de laine qui ferme la perspective des Corderies (Sheila Hicks). Le textile magnifie les couleurs et vice-versa, comme un retour aux fondamentaux dans la production artistique. En guise de conclusion, l'exposition ouvre les horizons avec le thème du temps et de l'infini. S'imposent alors la sculpture (Alicja Kwade, Michel Blazy) et la vidéo, entre poésie et pointe d'humour (Bas Jan Ader, Sebastián Díaz Morales, Vadim Fiskin), jusqu'au point final sonore dans l'évocateur *Giardino delle Vergini*. Dans une boucle de verdure, des haut-parleurs diffusent la sublime *Composition for a Public Park* du Britannique Hassan Khan (1975), lauréat du Lion d'Argent décerné à un jeune artiste. Une biennale apaisée, donc, mais aussi apaisante.

Biennale de Venise, jusqu'au 26 novembre 2017.



Maria Lai, *Les mots prisonniers*, 2008, tissu et fil
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Italo Rondinella

Petrit Halilaj, *Do you realise there is a rainbow even if it's night!?*, 2017, divers tapis et métaux
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezù



David Medalla, *A Stitch In Time*, 1968-2017, tissu, bobines de fil, aiguilles, panneaux
 Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Andrea Avezù

Pavillons nationaux

Dans les Giardini, les participations nationales sont marquées par les maux de notre monde. Certains affichent leur engagement politique, d'autres proposent des alternatives.

Marylène Malbert



Afrique du Sud, *Passage*, Mohau Modisakeng
Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Italo Rondinella

Après la visite studieuse du pavillon central, le reste de la journée est consacré aux pavillons nationaux répartis dans les Giardini, le poumon vert de Venise... Distinguée par le Lion d'or de la meilleure participation nationale, l'Allemagne fait l'unanimité au sein de cette 57^e Biennale. Au sommet d'une petite colline qui accueille également la France et la Grande-Bretagne, l'architecture totalitaire du bâtiment (construit en 1938) est renforcée par de hautes barrières métalliques qui ceignent le pavillon. À l'intérieur, une plateforme de verre recouvre presque toute la surface, à un mètre de hauteur. Malgré une odeur de savon, il règne une ambiance inquiétante et arbitraire. Le vide... La performance tant attendue, intitulée diaboliquement *Faust*, n'a pas eu lieu lors de notre passage – et c'est là la limite d'une telle proposition. Il ne reste qu'à se rabattre sur Internet pour deviner l'atmosphère glaçante créée par des dobermans enfermés derrière les grilles du pavillon, par des performeurs livides, par une humanité sombre qui évolue sous les pas du public, par une représentation oppressante de l'enfermement...

TEMPLES SUSPENDUS

À droite du pavillon allemand, le regard sur notre époque contemporaine est tout aussi lucide, mais l'approche est poétique et subtile... Quelques marches permettent d'accéder à un pavillon japonais des plus dépouillés. Né en 1975 à Hiroshima, Takahiro Iwasaki réalise des sculptures délicates qui font implicitement référence à des désastres passés ou potentiels. Des reproductions de temples japonais, en bois, sont ainsi suspendues, dédoublées comme si elles se reflétaient dans l'eau, visions chimériques qui marquent la vulnérabilité de ces sites patrimoniaux. Il faut ensuite porter la plus grande attention à des installations de livres ou de tissus chiffonnés, dont quelques fils tirés deviennent de délicates sculptures miniatures – grues, grande roue, pylônes de lignes haute-tension, voire une plateforme pétrolière qui renvoie à l'exploitation des fonds marins de l'Asie orientale... Une finesse synonyme de fragilité : élargissant son propos à Venise avec une pièce presque invisible, l'artiste nous rappelle que la Sérénissime est elle-même bâtie sur une forêt de troncs, titrant avec malice son projet *Turned Upside Down, It's a Forest...*

La force de l'engagement est parfois inversement proportionnelle aux moyens déployés, ainsi que l'illustre, à sa façon, le pavillon français. Construit en 1912, de facture néo-classique, le voici métamorphosé, avec une structure en bois totale, se réclamant du *Merzbau* de Kurt Schwitters. Véritable tour de force architectural, le *Studio Venezia* est avant tout une boîte à musique de luxe. Le projet d'origine se voulait festif, il est devenu exclusif. Pour cette biennale d'art, Xavier Veilhan a conçu un studio d'enregistrement suréquipé qui accueille, tout au long de la biennale, un grand nombre de musiciens, de tous horizons et influences. Pourquoi pas ? Sauf que le public n'a d'autre choix que faire silence en pénétrant dans le pavillon, afin de pouvoir profiter de cette expérience dite « immersive »

La force de l'engagement est inversement proportionnelle aux moyens déployés

dont il reste pourtant extérieur... La retransmission en direct du son depuis le pavillon sur Internet permet de ressentir ce qui s'y passe sans avoir l'impression de déranger. Où l'engagement personnel – certainement sincère – de l'artiste en faveur de la musique se fait hélas au mépris de son public...

À l'extérieur des Giardini, d'autres pavillons ont retenu notre attention. À l'Arsenal, au bout des Corderies, il ne faut pas hésiter à faire un pas de côté pour découvrir, à l'étage d'un bâtiment restauré, le pavillon de l'Afrique du Sud. Représentée cette année par un binôme des plus talentueux : Candice Breitz et Mohau Modisakeng, elle confronte le spectateur à la problématique des réfugiés. *Love Story* est un double dispositif vidéo : dans une première salle, les acteurs américains Julianne Moore et Alec Baldwin se sont réappropriés, à la première personne, les récits de six exilés dans un montage serré. Dans la salle suivante, six écrans permettent de voir et entendre chaque protagoniste relater son parcours, nous renvoyant à notre faculté d'empathie : est-on touché de la même façon par l'anonyme et sa vérité à la forme imparfaite, ou par le visage connu au discours mis en scène ? Dans une veine plus esthétisante, Mohau Modisakeng livre avec *Passage* une triple projection où trois personnages incarnent, au fond d'un bateau, trois destins inscrits dans la mémoire tragique des peuples d'Afrique, trois voyages vers l'esclavage et la mort. À proximité, la participation tunisienne – la première depuis 1958 ! – se veut pragmatique et idéaliste face à la crise des migrants. Sous l'intitulé *The Absence of Paths*, elle prend la forme de trois kiosques qui délivrent un visa universel aux visiteurs, favorisant la circulation des hommes et des idées, pour rappeler, en creux, tous ceux qui sont empêchés dans leurs mouvements faute de documents. Le projet se prolonge par ailleurs sur une plateforme Internet qui centralise des contributions d'artistes.

UNE OBSCURE CLARTÉ

Enfin, un dernier pavillon, puissant, mérite le détour. Situé sur la rive Nord de l'Arsenal, le Liban est accessible grâce à une navette interne ou par l'arrêt de vaporetto « *Bacini* », le plus isolé de Venise. En pénétrant dans cet immense entrepôt, on se sent ailleurs et loin de tout ; le projet magistral de Zad Moultaka, *Soleil Noir Soleil*, fait le reste. Dans un espace vide se dresse, telle une colonne, ce qui apparaît être un moteur à réaction. De part et d'autre, une série de haut-parleurs diffusent une déchirante prière dédiée à Šamaš, dieu du soleil et de la justice des Babyloniens. Un mur constellé de pièces de monnaie clôt la perspective. Lorsque la musique s'élève, toutes les émotions se bousculent : beauté, crainte, pitié, effroi, espoir... Comme si toute l'histoire du Proche-Orient, berceau de notre civilisation, était contenue dans cette installation sonore et visuelle, jusqu'aux tragédies quotidiennes qui continuent de frapper la région. Au sortir de cette expérience, la lumière de Venise nous aveugle, puis nous reconforte.



Japon, *Turned Upside Down, It's a Forest*, Takahiro Iwasaki

Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Francesco Galli



Allemagne, Anne Imhof, performance
Courtesy La Biennale de Venise. Photo © Francesco Galli